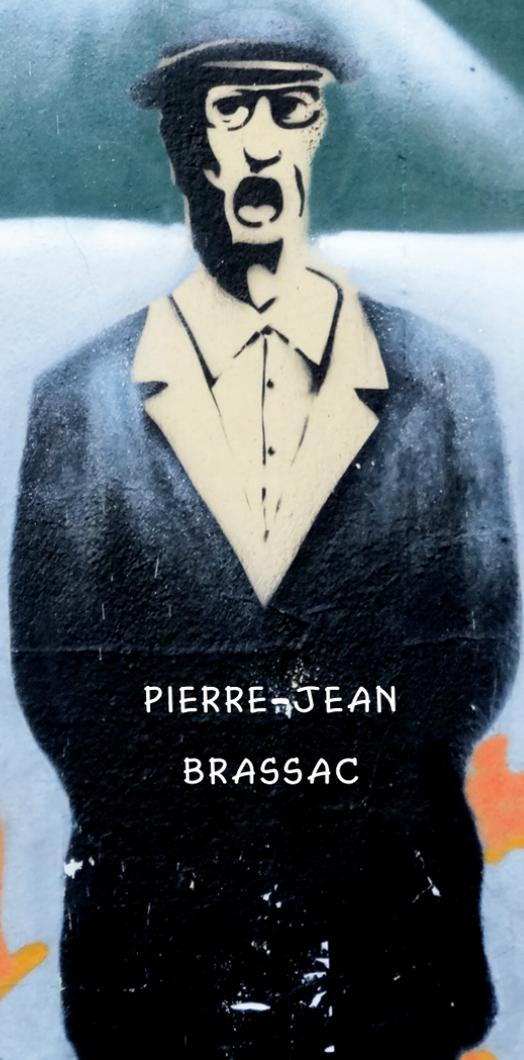


PETITE THERAPEUTIQUE
DE L'ILLUSOIRE

VIVRE AVEC SIMONE WEIL
(1909-1943)



PIERRE-JEAN
BRASSAC



EDILIVRE

All biography is ultimately fiction,
Bernard Malamud, 1914-1986

EXTRACT

Chère Zita,

Ta remarque d'hier soir ne cesse de résonner en moi.

Parce que je n'ai pas su réagir comme tu m'y incitais et parce que tu avais besoin que l'on te réponde.

« J'aurais tellement voulu avoir une vie spirituelle », c'est ce que tu as dit, vers la fin de ma visite.

Tu étais étendue sur ton lit d'hôpital. Par la fenêtre ouverte l'on pouvait entendre les bruits de la rue. Une auto a klaxonné et j'ai dit pour plaisanter que quelqu'un t'invitait à partir en excursion et battre la campagne comme tu adores le faire. Et j'ai souhaité que tu retrouves très vite cette légendaire vitalité qui est la tienne et que nous aimons tous.

Quant à cette phrase en forme de regret, je ne sais plus comment j'y ai répondu – ni même si j'y ai répondu. Une vie spirituelle ? Je me demande moi-même ce que cela signifie. Voulais-tu dire une vie *religieuse* ou *mystique* ?

Mais disons-le tout net, chère Zita, tu n'as pas l'âge des regrets. Et rien ne t'empêche de donner aujourd'hui un commencement à la vie spirituelle que tu désires. Dès ta sortie de l'hôpital, et même avant, si tu le souhaites, tu pourras rencontrer des gens qui t'éclairent.

Tu possèdes une conscience aiguë de ton propre corps, de ses exigences, tu observes sans jamais faillir une hygiène de vie admirable. Tu t'intéresses à la nature sur laquelle tu connais beaucoup de choses : n'est-ce pas déjà le préambule d'une vie spirituelle, surtout ton amour de la nature, des arbres et des plantes.

Si tu as soif de surnaturel – Simone Weil parle de « connaissance surnaturelle » – je peux comprendre que tu sois attirée par la religion. Pourtant, connaissant ton esprit d'indépendance, ton besoin de liberté, et de liberté de conscience en particulier, j'avoue que je ne t'imagine pas au sein d'un mouvement religieux dogmatique.

Cela veut-il dire que tu devrais te composer une spiritualité sur mesure, une croyance propre, t'inventer une religion personnelle ?

Cette attitude est assez répandue de nos jours. Au lieu de souscrire à telle ou telle confession dominante, on choisit maintenant de retourner le sous-sol culturel de l'humanité pour en extraire des pépites de sacré.

Tu n'as peut-être pas de vie spirituelle au sens où tu l'entends, mais tu as une philosophie de la vie. Tu as aussi la grande sagesse de douter et de questionner l'existence plutôt que d'adhérer à des réponses toutes faites. Faut-il mêler Dieu à cela ?

Je passerai te voir mardi et, si tu le veux, nous continuerons ensemble la réflexion.

Je t'embrasse,

Menno

Chère Zita,

Quelle bonne mine tu avais cet après-midi !

Comme promis, je te fais envoyer le livre dont nous avons parlé. Ces « Leçons de philosophie » ont été recueillies par Anne Reynaud-Guérithault, élève de Simone Weil à Roanne durant l'année scolaire 1933-1934.

Je suis tellement heureux que tu m'aies demandé de te parler de la vie et de l'œuvre de Simone Weil. N'attends pas de moi une biographie en règle. Il en existe d'excellentes, dont je t'indiquerai les références. Tu pourras les lire bientôt. La narration d'une vie passée étant impossible, toute biographie est par nature lacunaire et fictionnelle.

Sur bien des points, tu ressembles à Simone Weil. Et je crois que par livres interposés vous parviendrez vite à vous entendre. J'espère qu'elle deviendra vite pour toi un esprit ami.

Pourquoi ne pas préparer ensemble un petit programme d'étude de sa pensée ? Je te raconterai où et comment elle a vécu, ce qu'elle a fait, dit et écrit.

Puisque tu dois rester encore quelques petites semaines à l'hôpital, cela sera une excellente occupation. Et pour moi aussi. Je serai vraiment très heureux que nous avancions ensemble à la découverte de cette belle personnalité, éminente philosophe et mystique du XX^e siècle qui, juive agnostique, ne s'est jamais convertie au catholicisme.

Et c'est justement parce qu'elle demeure à l'extérieur de l'Église, en tant que corps social, que sa pensée du religieux conserve toute son acuité. Le mystique est un être libre et, comme le formule Henri de Lubac, « sensible à une lumière intérieure qui le dispense de croire ». Pas de fanatisme religieux mais un amour placide.

Quand tu auras achevé ces leçons de philosophie, si tu le veux bien, nous lirons ensemble *La pesanteur et la grâce*, un titre qui résume une conception de Simone Weil selon laquelle l'esprit humain est régi par des lois comparables aux lois physiques, et en particulier à celle de la gravité. Pour elle notre esprit est soumis en permanence à des forces contraires qui l'élèvent ou le plaquent au sol. Ces forces surgissent à la fois de nous-mêmes et de la société. La grâce est ici ce qui permet d'annuler la pesanteur, de s'affranchir de la gravité, de permettre à l'esprit de rompre avec les contingences du corporel.

Faisons d'abord connaissance avec Simone Weil, professeur de philosophie à Roanne. Jeune agrégée, elle est nommée au Puy, et l'année suivante à Auxerre. Roanne est sa troisième affectation. Ces leçons de Roanne, nous les devons à une jeune fille attentive que j'ai eu le bonheur de rencontrer quelque soixante ans plus tard, par une belle journée d'un été finissant sur Chantilly, durant un colloque organisé comme chaque année par l'Association pour l'étude de la pensée de Simone Weil.

Cette vieille dame possède une grâce émouvante ; elle s'avance vers moi et se présente : « Je suis une ancienne élève de Simone Weil. »

« Cela vaut tous les quartiers de noblesse », dis-je.

Elle me tend une main de cire. Ces doigts ont touché la main de Simone Weil. Tant que subsiste la chair du témoin d'une vie disparue, remonter le temps est plus aisé. Ses tissus sont là pour assurer la médiation.

Dès le début du colloque, Anne se prépare à tout noter. Admirable écriture fine et tassée dont elle tisse un compte rendu pendant des heures de haut en bas sur son métier de papier blanc. Cela, elle le fit dans la classe de philosophie avec Simone pour professeur. Grâce à elle et à ce talent de tout retenir dans sa mémoire et sur la page, nous connaissons, à la phrase près, les cours de Simone. Il existe une photo d'elle entourée de ses élèves dans la cour plantée d'un grand cèdre sombre. Je te la montrerai la prochaine fois. Elle

se trouve dans une monographie parue en allemand. Anne Reynaud se tient debout, les mains jointes dans le dos. Six décennies plus tard, elle a toujours ce même regard patient et fort, ces yeux un peu sombres, logés en profondeur dans leur cavité.

Anne Reynaud-Guérithault est devenue une splendide femme âgée, un peu comme je te vois, toi, Zita, beaucoup plus tard. Pas du tout grand-mère confiture, mais sage parmi les sages. Au physique et au moral, à mi-chemin entre Doris Lessing et Marguerite Yourcenar. Un visage aux traits calmes, avec une peau laiteuse et lisse, des yeux étincelants et des cheveux gris peignés en sobres rouleaux. Un tailleur de coupe classique et élégante. Un sourire à désamorcer les drames.

Ce contact avec celle qui a connu non seulement la pensée et l'œuvre de Simone Weil, mais aussi sa réalité physique est irremplaçable. Je bois ses paroles, substance exaltante.

– La voix de Simone était grave, monocorde et monotone. Quand elle lisait en classe, elle s'effaçait elle-même pour laisser le contact direct avec le poète, le ton de sa voix s'apparentait à celui du lecteur des abbayes pendant le repas, au réfectoire.

Cela, le rapport de plusieurs inspecteurs d'académie venus assister à son cours le confirme.

Je dois t'avouer, Zita, combien il m'est difficile de t'entendre parler de ta douleur. D'abord parce qu'il

nous est à tous très pénible de te voir souffrir. Ensuite, parce que nous sentons notre impuissance, non pas à partager, ni à endosser cette souffrance sans but ni fin aucune : simplement à la comprendre, à la ressentir pour ce qu'elle est, pour ce qu'elle signifie au fond de toi, afin que tu ne sois pas seule avec elle. Simone Weil souffrait pour sa part de maux de tête continuels.

Comment parvenir jamais à franchir la distance qui te sépare de nous quand soudain la douleur envahit ton corps ? Cette douleur, nous pouvons la voir se matérialiser en toi. Nous pouvons la toucher. Ce mal soulève ton corps, change la densité de tes cellules, dirait-on.

Je te l'ai dit : ta maladie est un enseignement pour nous. Elle doit l'être avant tout pour toi. C'est ce que rappelle Simone Weil quand elle cite Eschyle et son *toï pathei mathôs*, par la douleur la connaissance. À ces mots, lors du colloque de Chantilly, quelqu'un s'est écrié « Mon Dieu que c'est triste ! » Non, ce n'est pas triste, la beauté peut être dramatique, mais elle n'est jamais triste.

Tu nous montres les limites de la compassion humaine. La question reste posée : comment ouvrir son esprit, et son corps, s'il le faut, à la douleur des autres et au sort qui les frappe ? Ton médecin a accepté d'alléger ta peine avec un peu de morphine de temps à autre, ce qui n'est autre chose que de la *compassion appliquée*. Dans certaines formes de

compassion, ou de charité, se loge une sorte de désir impur qui consiste pour celui qui l'exerce à rechercher la reconnaissance de sa propre attitude. La compassion devrait demeurer très à l'écart de ce danger. Et peut-être doit-elle se manifester de façon essentiellement pratique. Car les bons sentiments que je roule éventuellement dans ma tête ne présentent aucun intérêt pour toi et surtout ils n'allègent en rien le tourment qui est parfois le tien. La compassion n'existe que si elle est suivie d'une action qui en démontre et garantit l'authenticité. Bien sûr, le linguiste pourrait me donner tort car, après tout, compatir est d'abord ressentir. Si la compassion en reste là, elle n'est pour moi qu'une sorte d'apitoiement, de commisération. Des pensées de dévouement, sans un minimum de concrétisation, paraîtront toujours insuffisantes.

Allez ! Trêve de bavardage... Dans quelques semaines à cette heure-ci, nous transpirerons toi et moi sur notre parcours sportif familial. Avant cela, Simone Weil – qui a aussi connu l'hôpital – nous tiendra compagnie. Parlons maintenant de son enfance, comme je te l'ai promis. Tu sais qu'elle est née à Paris, le 3 février 1909, de Bernard Weil, qui est alors âgé de trente-six ans et médecin, et de Salomea (Selma) Reinherz, née en 1879 à Rostov-sur-le-Don.

Et d'abord quelques remarques sur le sens de la nourriture dès ses jeunes années. Qui dira la résonance des prescriptions alimentaires de la Loi

dans son mental de petite fille ? Elle apprend très tôt de sa grand'mère Eugénie que la cuisine d'une maison est un lieu religieux, que du péché peut être attaché aux aliments. Maintes fois, Simone surprend le regard de sa grand'mère poursuivant Selma, sa mère, jusqu'aux fourneaux pour surveiller la préparation du repas du dimanche. On ne badine pas avec les aliments. Dans le même temps, son imaginaire de petite fille est vivement impressionné par les recommandations insistantes du savant hygiéniste Elie Metchnikoff, un ami russe de la famille, prix Nobel en 1906 pour ses travaux sur l'immunité dans les maladies infectieuses – il prononce *immugnié*. Remplie d'effroi, Simone ne perd pas un mot du récit de ce généralissime de la guerre totale contre les bactéries, qui parle de la phagocytose comme s'il s'agissait d'Arcole ou de Borodino. Tout n'est que microbes... Notre corps est un immense champ de bataille, explique-t-il.

Simone n'ose plus toucher les boutons de porte. Elle ne supporte plus d'être embrassée, épouvantée qu'elle est par la perspective d'être contaminée. Il faut déployer des prodiges de créativité culinaire pour choisir des mets qui ne lui causent pas de haut-le-cœur.

Elle se met à concevoir de profondes « dégoûtations », comme elle dit, des répugnances pour tout, des phobies, des craintes irraisonnées

d'être infectée par son entourage. Pour elle, le dégoût devient moyen d'élévation, une aptitude naturelle à rejeter la matière au profit du spirituel. Elle s'en explique¹ : « Le dégoût sous toutes ses formes est une des misères les plus précieuses qui soient données à l'homme comme échelle pour monter. (J'ai une très large part de cette faveur). »

Elle note que le dégoût est pour le corps comme le passage de l'âme dans l'inconnu d'une nuit obscure. Une idée sur laquelle nous reviendrons quand nous évoquerons sa rencontre avec le mystique espagnol Jean de la Croix.

Bon repos, petite Zita. Guéris bien vite.

¹ Cahiers II,

Hallo Zita !

Maintenant, je m'en souviens. Bien avant ma rencontre avec elle à Amsterdam, j'ai croisé Simone Weil le jour de mes vingt ans, en Lybie. J'étais parti de Nantes en autostop pour faire le tour de la Méditerranée. Flânant dans les rues de Tripoli, mon attention est attirée par la couverture rouge sang d'un Petit Larousse. J'entre pour le feuilleter et m'aperçois que de nombreuses pages sont partiellement recouvertes d'encre noire. Le libraire voit mon étonnement et me dit avoir reçu des instructions précises. « Toute mention sur, ou allusion au peuple juif doit être vigoureusement éliminée ». Il va chercher une liste derrière le comptoir.

Effaré, je parcours des yeux les longues colonnes de mots. Selon quelle logique cette liste est-elle établie ? Sur les pages du dictionnaire, chaque cliché est comme une petite tombe recouverte de terre noire. Ni les traits des défunts, ni leur nom ne seront plus visibles pour les étudiants libyens qui l'utiliseront.

À la lettre H, on a supprimé Hébreux (sans illustration) ; à la lettre I : Israël, Israélites. La carte de l'Etat d'Israël a disparu. Le censeur a pris soin de ne pas déborder sur le Liban ou la Syrie, ni sur l'Égypte ou la Jordanie. Il a annexé la Bande de Gaza. Le Néguev a été recouvert avec le plat du feutre. Arrivé à la hauteur du Lac de Tibériade, on a fait pivoter prestement le feutre entre les doigts pour en utiliser la pointe et finir de masquer le plateau du Golan.

Le calligraphe obscurantiste a passé beaucoup de temps à la lettre J : judaïcité, judaïque, judaïser, judaïsme, judaïté et aussi quelques mots avec le préfixe « judéo », comme judéo-allemand, judéo-christianisme et judéo-espagnol. Puis la longue liste se poursuit avec des termes comme lévite, rabbin.

On a éliminé ensuite les noms propres de la partie encyclopédique du dictionnaire. Ce sont, parmi d'autres : Ben Gourion, Blum, Buber, Chagall, Disraeli, Herzl, Maïmonide, Spinoza. Pour Einstein, Freud et Marx, ils ont créé un bonnet de bouffon à clochettes. A l'article sur Simone Weil, la photo et le texte étant mal recouverts, j'ai dessiné deux petites ailes en catimini et je suis sorti. C'est exactement à cet endroit, dans cette pauvre échoppe du sud de la Méditerranée, non loin des ruines de Leptis Magna, d'où je revenais ce jour-là, que j'ai rencontré Simone pour la toute première fois.

Zita ! Zita !

Quelle impatience ! Car enfin, que sont ces deux ou trois semaines dans une vie entière ?

Ne crois-tu pas que ta guérison serait facilitée si tu cessais d'exercer cette pression de tous les instants sur toi-même ? Ne pourrais-tu pas laisser faire ton corps, ce grand sage ? Il connaît le chemin qui mène à sa propre santé, quels que soient les détours par lesquels ta vie l'a entraîné. Aidée par la médication, tu peux lui faire confiance. Il renferme en ses cellules toutes les solutions à la maladie passagère qui l'affecte. Laisse ton esprit libre de ces soucis physiques et donne-lui matière à disserter. Il t'en restituera la joie. Voilà pourquoi la présence livresque de Simone Weil nous est précieuse. N'est-elle d'ailleurs que livresque ? Quand nous parlons d'elle, ou quand je t'écris, je ne peux me défaire de l'impression qu'elle n'est pas tout à fait absente de nos entretiens. Il en va de sa personne comme de l'être disparu dont elle parle² :

² La Pesanteur et la Grâce

« La présence du mort est imaginaire mais son absence est bien réelle ; elle est désormais sa manière d'apparaître. »

Voici maintenant un essai de réponse à ta question sur la rencontre de Simone Weil avec le christianisme. Née dans une famille juive agnostique, elle ne voit pratiquer ni son père, ni sa mère. Mais la vie quotidienne est empreinte de culture juive et, dès son enfance, elle porte en elle une prédisposition pour le spirituel. Une partie de son esprit aspire au religieux. Rien d'autre ne s'y est encore logé que des pensées de compassion à l'égard des soldats de la Marne. Tu imagines cette enfant de six ans qui correspond avec un filleul de guerre, à qui elle envoie des œufs de Pâques. Ce Louis Caigny devait avoir une vingtaine d'années.